

mis enfoncés sur tous les points, poussés l'épée dans les reins et réjetés vers Mont-Saint-Jean, dans un désordre impossible à décrire.

Dans ce moment, tous les régiments étaient confondus ; infanterie, cavalerie, artillerie, tous se mêlèrent, tous prirent la fuite. Une division de cavalerie, restée en réserve, voulut arrêter les Français en les chargeant de flanc, mais les cuirassiers de Milhaud, qui soutenaient l'infanterie du 1^{er} corps, s'étant aperçus à temps de l'intention des ennemis, se jetèrent vigoureusement sur la division, la chargèrent à outrance et la forcèrent à se réfugier derrière les batteries.

Dès ce moment ce fut une espèce de déroute générale. Caissons, voitures, fantassins, cavaliers, canonniers, tous ceux que les colonnes du prince de la Moskowa venaient de culbuter, les blessés qui accouraient en masse de tous les points du champ de bataille, tout se précipita sur la route de Bruxelles, à travers la forêt de Soignes. Wellington, le prince d'Orange, le général Uxbridge, tous les chefs en un mot firent l'impossible pour arrêter les fuyards, tout fut inutile.

Frappés de terreur, les soldats jetèrent leurs armes, les conducteurs coupèrent les traits de leurs chevaux, les canonniers abandonnèrent leurs pièces, et, méconnaissant la voix de l'honneur, cherchè-

rent leur salut dans la fuite. La route était encombrée ; comme à la première panique, le défilé de la forêt de Soignes fut bientôt obstrué et le passage rendu impraticable. Des centaines de malheureux blessés furent écrasés au milieu de cette épouvantable mêlée.

Les fuyards coururent jusqu'à Bruxelles. Ne doutant plus de la défaite de l'armée anglo-hollandaise, les autorités supérieures, les Anglais qui avaient suivi leurs armées, tous les étrangers qui habitaient la ville, les nobles, ceux qui avaient à redouter l'arrivée des Français, tous prirent la fuite à leur tour et se jetèrent plein d'effroi sur la route de Gand et d'Anvers. Les hôpitaux, les magasins, le trésor, les papiers des administrations, les archives les plus importantes furent évacués à la hâte et dirigés sur Anvers. On eût dit le pillage d'une ville prise d'assaut.

Le trésor, les caisses publiques et les objets les plus précieux furent placés dans les tombereaux et conduits hors de la ville, au hasard, sans guides ni chefs pour les surveiller. Les conducteurs, non moins effrayés que les autres, ne tardèrent point à couper les traits de leurs chevaux et à abandonner leurs voitures.

Ce fut ainsi que le trésor public resta abandonné, pendant plus de trois heures, sur la route d'Anvers, à quelque centaines de pas de la porte de Laeken, dans les tombereaux de la ferme des boues. La nouvelle de la défaite de l'armée alliée vola de village en village, de ville en ville, et partout elle produisit le même effet.

Le duc de Berry, qui se trouvait à Alost avec trois ou quatre mille gardes du corps ou volontaires qui avaient suivi Louis XVIII, fut entraîné dans la panique générale et se sauva sur Termonde. À Gand, Louis XVIII et sa cour improvisée firent leurs dispositions de départ ; à Ostende, cinq mille Anglais, débarqués depuis peu se rembarquèrent et gagnèrent le large. Partout enfin, ce fut le même effroi, la même terreur.

En voyant le désordre des troupes alliées qu'il venait d'écraser autour de la Haye-Sainte et leur retraite précipitée vers le plateau de Mont-Saint-Jean, le brave maréchal Ney redoubla de vigueur. Le centre de Wellington ne se soutenait qu'à force de sacrifices et encore sans espoir de résultat.

Les divisions Alix, Donzelot, Marcognet, Durutte, Jacquinet, Wathier, Lefort, exaltées par le succès, se précipitèrent avec une fu-

reur sans égale sur les Anglo-Hollandais, déjà ébranlés de toute part, chargèrent de tout côté sur les colonnes stupéfaites, renversèrent tout ce qui voulut s'opposer à leur marche et gravirent la première partie du fameux plateau.

Tout semblait perdu dans ce moment pour l'armée alliée ; un dernier effort, et surtout l'arrivée de quelques troupes fraîches, et le plateau était emporté, le centre des ennemis coupé sans retour ! Pour tous, le succès des Français était certain ; des cris de victoire volent de bouche en bouche, et retentissent dans tous les rangs.

« Ils sont à nous ! je les tiens ! » s'écria l'empereur en voyant la tête des colonnes du 1^{er} corps prête à couronner le plateau, et sans perdre un instant, il se lança au-devant de l'infanterie de la garde, pour frapper le coup décisif.

Il était alors quatre heures : la garde était prête ; elle s'ébranla sur-le-champ, descendit les hauteurs au pas de course et se précipita au secours du maréchal Ney. Rien ne devait résister au choc de cette troupe d'élite ; mais à peine fut-elle arrivée à moitié chemin, moment fatal et à jamais déplorable ! qu'une canonnade épouvantable se fit tout-à coup entendre sur les derrières de l'armée française !

C'étaient les trente mille hommes de Bulow qui entraient en ligne par le chemin de Saint-Lambert et refoulaient violemment les dix mille hommes du général Mouton sur Plancenoit. A ce bruit inattendu, Napoléon arrêta immédiatement la garde, envoya plusieurs officiers en reconnaissance sur Plancenoit et fit dire au maréchal Ney de ralentir son attaque jusqu'à ce qu'on connût le motif de cette canonnade, de garder la Haye Sainte, de la créneler et de suspendre jusqu'à nouvel ordre tout mouvement offensif. C'était pour la seconde fois de cette journée qu'un événement vint paralyser les efforts de l'armée française au moment où elle allait enfin cueillir le fruit de tant de bravoure et d'héroïsme.

Le général Bulow, que nous avons vu déboucher par Saint-Lambert, entre midi et une heure, avait rallié, vers deux heures, tout son corps d'armée à la sortie du défilé ; ses instructions portaient de marcher directement vers la forêt de Soignes, pour se réunir à Wellington, mais s'étant aperçu qu'une forte colonne française, celle du général Mouton, cherchait à le couper, il se rabattit tout à coup

vers sa gauche, dans la direction de Plancenoit, et lança son avant-garde au-devant des troupes françaises.

Le général Mouton, que l'empereur avait chargé de contenir le général prussien, était un des officiers les plus braves et les plus intrépides de l'armée française. Il reçut les ennemis avec sa bravoure ordinaire, culbuta sans peine la brigade d'avant-garde, l'enfonça sur tous les points et la rejeta en désordre sur le corps de bataille de Bulow. Une seconde, une troisième, puis une quatrième brigade voulurent renouveler l'attaque de l'avant-garde, chacune d'elles fut culbutée à son tour, et repoussée avec perte.

Furieux de rencontrer une résistance aussi opiniâtre là où il avait compté ne trouver que des succès, Bulow fit entrer en ligne le gros de ses troupes, ne conservant qu'une seule division pour toute réserve, et aborda avec vigueur la petite armée du comte Lobau. Les Français reçurent le choc de pied ferme. Les divisions Simmer, Jeanin, Domont et Subervic, quoiqu'elles ne fussent qu'un contre trois et qu'elles n'eussent qu'une très-faible artillerie, repoussèrent vaillamment une première et une seconde charge ; ce ne fut qu'à la troisième qu'elles furent chassées de leur position et rejetées sur le village de Plancenoit.

Mouton s'arrêta en avant de l'église, obliquement à la chaussée de Charleroi, sa gauche vers la chaussée, et sa droite au Lasne, débordé, comme le ruisseau d'Ohain, par les pluies de la veille, et fit mettre en batterie, dans le cimetière, le petit nombre de pièces dont il disposait.

L'église et le cimetière de Plancenoit, établis sur une élévation escarpée au centre du village, forment une espèce de redoute, d'un accès difficile, et commandent toute la position, particulièrement les approches de la chaussée de Charleroi.

Encouragé par son succès, Bulow voulut déposter le 6^e corps de sa nouvelle position, mais le général Mouton, qui comprit toute l'importance de ce poste en cas de retraite de l'armée française, lui opposa une résistance invincible. Cinq fois les troupes prussiennes pénétrèrent jusqu'au talus du cimetière, cinq fois elles furent culbutées avec des pertes énormes. Bulow engagea régiment sur régiment, démasqua batterie sur batterie, rien, répétons-le, rien ne put ébranler les valeureux défenseurs de la France.

Désespérant de venir à bout de l'inébranlable fermeté de son adversaire, Bulow se décida à tourner la droite du 6^e corps, en s'étendant brusquement vers sa gauche comme s'il avait voulu passer le Lasne ; ce mouvement parut réussir un instant, mais le général français s'étant aperçu à temps de l'intention de son adversaire, fit avancer les divisions Domont et Subervic, et les lança sur l'aile gauche des Prussiens. Les ennemis n'eurent que le temps de recevoir le choc : ils furent refoulés avec vigueur, ramenés et contraints de renoncer à leur projet.

L'artillerie, protégée par un profond ravin, put seul rester en position et balayer la chaussée de Charleroi. Quelques boulets allèrent mourir au milieu des ambulances de la garde, à une faible distance de la maison de Decoster, sur les hauteurs de Rossomme.

L'empereur était revenu à la hâte vers cette position au bruit qui venait d'éclater sur ses derrières ; il y fut rejoint par un des aides de camp du général Mouton qui vint lui rendre compte de ce qui se passait à Plancenoit et lui demander quelques régiments de la réserve.

Ce renfort était indispensable, car à tout prix il fallait rejeter Bulow loin du champ de bataille : là journée en dépendait. Aussi l'empereur ne balança pas. La division Duhesme, qui venait de s'avancer vers la Haye-Sainte pour appuyer le maréchal Ney, et le général Morand reçurent à l'instant l'ordre de se porter sur Plancenoit avec la jeune garde et les 2^e régiments de grenadiers et de chasseurs de la vieille garde, de culbuter sans retard les troupes prussiennes, de concert avec le 6^e corps, et de revenir ensuite, sans perdre une minute, sur le champ de bataille pour soutenir les colonnes engagées sur le plateau.

Le 1^{er} régiment de grenadiers de la vieille garde, commandé par le général Petit, reçut en même temps l'ordre de rebrousser chemin vers les hauteurs de Rossomme et de se former en carrés, à droite et à gauche de la chaussée.

La jeune garde, ayant aussitôt rompu par division à droite, gravit au pas de course la pente de Rossomme et courut se former en avant en bataille vis-à-vis de Plancenoit, sur la gauche du village, du côté de la chaussée, où elle attaqua avec impétuosité les troupes du général Bulow.

Le maréchal Ney venait de mettre le pied sur le plateau lorsque l'empereur, contraint d'arrêter la marche de la garde, le fit prévenir de l'attaque de Bulow sur les derrières de l'armée française et lui donna l'ordre de se maintenir dans sa position jusqu'à ce que les réserves pussent le soutenir.

Ce fut sans doute un instant terrible pour le brave maréchal : après une lutte aussi héroïque, la victoire était enfin devant lui ; un dernier pas, une dernière charge à fond, et tout était fini, l'armée ennemie, culbutée, coupée, détruite peut-être, mais il fallait se courber devant la fortune jalouse... Ne pouvant continuer sa marche sans compromettre le sort de la journée, le prince de la Moskowa arrêta sur-le-champ le mouvement du 1^{er} corps et de la cavalerie de Milhaud, flanqua ses colonnes de plusieurs carrés et se couvrit de toute son artillerie en attendant qu'il pût reprendre sa marche.

Déjà les Anglo-Hollandais ne se battaient plus que pour leur salut. L'ordre de la retraite était donné dit-on, sur toute leur ligne et le mouvement rétrograde n'était retardé que pour débarrasser le défilé de la forêt de Soignes, obstrué par une masse de fuyards et de bagages.

La halte des français au moment où ils allaient cueillir une victoire complète, ne manqua pas, on le pense bien, d'éveiller l'attention des alliés. Wellington connaissait trop bien les Français pour ne pas supposer qu'une circonstance imprévue, irremédiable, fût cause de cette résolution inespérée. Ses doutes s'éclaircirent bientôt.

En dirigeant sa lunette vers Rossomme, il reconnut aussitôt sur la droite et en arrière de l'armée française, une fumée épaisse qui n'indiquait que trop une attaque furieuse. « C'est Bulow ! » s'écria-t-il avec une joie facile à comprendre, et aussitôt le mot vola de bouche en bouche sur toute la ligne. La confiance renaît à cette nouvelle, les fuyards s'arrêtent, les rangs se raffermissent, les régiments se reforment, les batteries se remettent en position, et les carrés se reportent vers l'extrémité du plateau.

L'ordre de marcher en avant est donné ; la charge bat et au même instant, infanterie et cavalerie, tout le centre et la gauche reprennent l'offensive. Quarante mille Anglo-Hollandais s'élancent vers la pente du plateau, débouchent par la chaussée de Charleroi et se précipitent vers la Haye-Sainte.

Le choc fut terrible ; toute sembla devoir plier devant cette attaque ; mais le maréchal Ney était sur ses gardes. Les divisions Alix, Donzelot, Marcognet et Durutte reçurent les ennemis à bout portant, tandis que l'artillerie, placée sur les hauteurs en arrière, les prit en écharpe.

Repoussés avec vigueur, les alliés voulurent revenir à la charge, mais le prince de la Moskowa fit à l'instant avancer les deux divisions de cuirassiers de Milhaud, ainsi que les deux mille chasseurs et lanciers du général Lefebvre-Desouettes, de la garde, que Napoléon venait d'envoyer à son secours, et les précipita au-devant des alliés. Cette cavalerie, que ses charges successives sur un terrain détrempe par par la pluie auraient dû lasser, aborda les Anglo-Hollandais aux cris de *vi-ve l'empereur!* et les chargea à fond. Rien ne résista au choc de ces braves ; en peu d'instant, les ennemis furent culbutés, enfoncés et rejetés violemment vers le sommet du plateau.

La prudence ordonnait aux Français de s'arrêter à ce point ; malheureusement, entraînés par l'enthousiasme, les intrépides cavaliers continuèrent leur course ; d'un effort presque surhumain, ils franchirent le talus du plateau, s'élançèrent sur les batteries qui couvraient le front de la ligne anglo-hollandaise, sabrèrent les canonniers et se ruèrent, avec une impétuosité qui tenait de la rage, sur les carrés soutiens de l'artillerie.

Ney, le brave des braves, ne put voir cette charge brillante sans que son âme ardente en fut émue, électrisée. Oubliant à son tour les ordres de Napoléon et l'impossibilité où celui-ci était de le soutenir, le prince de la Moskowa se mit à la tête des divisions du comte d'Erlon, non moins enthousiasmées que lui, se jeta sur les traces des cuirassiers et de cavalerie légère de la garde, gravit le plateau et en atteignit enfin la crête, jusque-là inabordable : mille cris d'enthousiasme saluèrent ce coup hardi du noble maréchal.

Dans toute autre circonstance, l'empereur lui même eût applaudi à ce beau fait d'armes, malheureusement il était intempestif.

Voilà, dit-il au maréchal Soult qui se trouvait à côté de lui, un mouvement prématuré qui pourra avoir des résultats funestes sur cette journée.

— A défaut d'infanterie à envoyer au maréchal, l'empereur ordonna aux divisions de cuirassiers de Kellermann, qui soutenaient les divisions Jérôme, Foy et Bachelu autour de Goumont, d'obliquer

rapidement vers la droite, de gagner la Haye-Sainte par le ravin et de soutenir le prince de la Moskowa. Les divisions Roussel et Lhéritier se portèrent sur-le-champ vers le 1^{er} corps ; mais comme on pouvait le prévoir, ces troupes ne purent arriver à temps. Désunies par l'impétuosité même de leur attaque, accablées par le nombre et chargées à outrance par la cavalerie anglaise, les colonnes du maréchal Ney furent culbutées avant qu'elles pussent être soutenues, chassées de la crête du plateau, rejetées en bas du talus, et refoulée vers le point dont elles étaient parties.

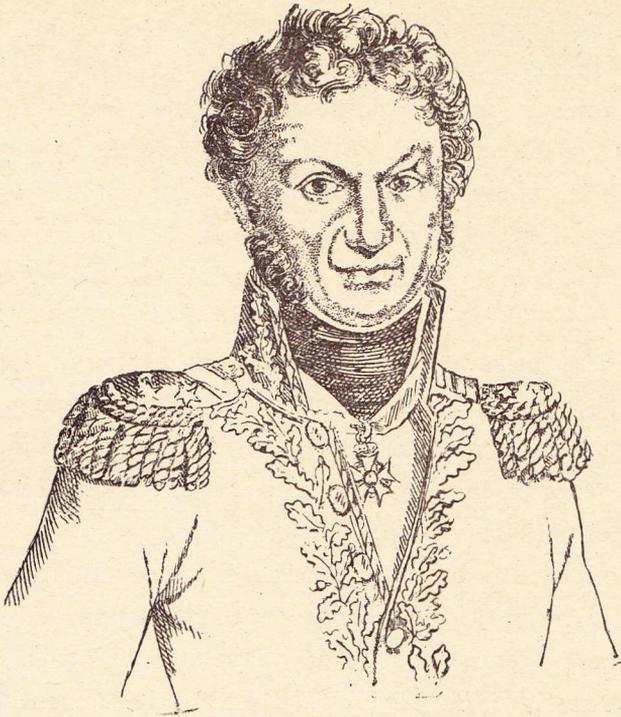
Les cuirassiers de Kellermann arrivaient en ce moment à la Haye-Sainte et se disposaient à charger. Les divisions Wathier, Delort et Lefebvre-Desnottes vinrent se ranger à leur côté. Sans attendre les ordres du maréchal Ney, toute cette cavalerie, qu'aucun sacrifice, qu'aucun effort ne semblait abattre, se reporta en avant aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur !*

La division de grenadiers et de dragons de la garde, du général Guyot, que l'empereur venait de porter au delà de la Belle-Alliance, se trouvait depuis quelques instants en arrière des troupes du maréchal Ney. C'était la seule réserve de cavalerie qui restât à l'empereur.

Entraînée à son tour par cet élan irrésistible qui électrisait toute l'armée, cette troupe d'élite s'ébranla sur les pas des cuirassiers, avec tant d'ensemble et de vigueur qu'on eût dit qu'elle obéissait à une impulsion surnaturelle. Napoléon essaya vainement d'arrêter ce mouvement ; ses ordres furent étouffés sous les cris de *vive l'empereur, en avant ! au plateau !* Cuirassiers, grenadiers, dragons, lanciers, chasseurs tous s'élançèrent vers ce point redoutable.

Tout recule, tout se brise devant cette masse de sept à huit mille chevaux, dont la course fait trembler le sol. D'un effort furieux la cavalerie franchit le ravin, monte le talus, atteint la crête du plateau, et, semblable à la foudre, elle tombe sur les Anglo-Hollandais. Frappés de terreur, ceux-ci se replient à la hâte derrière leurs batteries. Soixante bouches à feu couvrent aussitôt la cavalerie d'une pluie de mitraille et sèment la mort et la destruction dans ses rangs, mais vains efforts ! rien n'arrête le généreux élan des Français.

Ces braves se précipitent sur l'artillerie et après en avoir tué les canonniers, ils les dépassent et se jettent sur les carrés de Welling-



Cambronne

ton. Ces carrés étaient sur quatre rangs, ce qui leur permit de recevoir avantageusement les Français. Pendant quelques instants les escadrons tourbillonnent autour de ces forteresses vivantes sans pouvoir les entamer. Quelques-uns, plus ardents encore que les autres, traversent la seconde ligne des ennemis, renversent tout ce qui veut s'opposer à leur passage et jettent le désordre jusque dans les réserves. Exaltés outre mesure, ne tenant plus compte de rien, les cavaliers français chargent dans toute direction, sur tout, sabrent tout ce qui n'à pas eu le temps de se réfugier dans les carrés et parcourent le plateau en couvrant le terrain de cadavres et de blessés.

Animés d'une égale soif de vengeance, les divisions se partagent en brigades, les brigades en régiments, les régiments en escadrons, puis, toutes ces fractions chargent chacune pour son compte. Jamais on ne vit un spectacle pareil, plus terrible, plus grandiose.

Sur plusieurs points du champ de bataille, les escadrons français, anglais et hollando-belges se confondent en se chargeant et se taillent réciproquement en pièces. Les rangs quadruples des carrés anglais résistent seuls au choc des Français, mais au prix des plus

grands sacrifices. Après chaque charge, les carrés que les cavaliers quittent se déploient et couvrent les Français d'un feu terrible.

Les Français reviennent alors sur leurs pas, mais le carré se reforme aussitôt et reçoit de nouveau la charge. La brigade anglaise du général Hackett, composée du 30^e, du 33^e, du 69^e et du 73^e régiments, renouvela onze fois cette manœuvre, mais à la onzième charge, le 61^e était complètement détruit et les deux tiers des trois autres régiments mis hors de combat.

La première brigade de la 5^e division anglaise, forte d'environ quatre mille hommes au commencement de la journée, se trouva réduite à moins de cinq cents hommes après la neuvième charge des grenadiers à cheval de la garde. Les pertes des autres carrés furent presque toutes en proportion.

Wellington, qui prévoyait aisément la destruction entière de son armée, eût voulu quitter le champ de bataille pour se soustraire aux coups sans cesse renouvelés de la cavalerie française, mais outre que le défilé de la forêt de Soignes était littéralement encombré par les blessés, les bagages et les fuyards, la cavalerie cernait de si près les carrés que tout mouvement de retraite devenait impossible.

Chose étrange, unique peut-être, l'impétuosité des Français retardait seule la solution de la journée ! Le général Hill, qui était resté jusqu'à ce moment en arrière de Goumont accourut au secours du centre avec une partie de la droite, mais ce renfort fut chargé à fond avant qu'il pût entrer en ligne et mis en désordre. Wellington, le général Hill, le prince d'Orange et tous les chefs sans distinction firent des efforts inouïs pour se dégager ; le prince d'Orange jeta, dit-on, une de ses décorations au milieu des Français afin d'entraîner ses soldats ; tous les sacrifices devinrent inutile. « Mon Dieu, s'écria le duc de Wellington avec désespoir, me faudra-t-il donc voir tailler en pièces tous ces braves gens... Il n'y a que la nuit ou Blücher qui puissent nous tirer d'ici... »

Cette lutte effroyable durait depuis une heure et demie, et rien n'indiquait encore qu'elle devait bientôt finir. La cavalerie française sabrait, chargeait toujours ; mais divisée, fractionnée comme elle était, ses charges partielles, tout en diminuant les rangs ennemis avec une rapidité effrayante, ne pouvaient obtenir de résultat décisif, immédiat. Certes, si un chef tel que Murat se fut trouvé à la tête de

ces sept à huit mille chevaux, un tout autre résultat eût été obtenu; mais de tous les généraux qui dirigeaient ces attaques, aucun n'avait l'entrain du roi de Naples, ni la main assez forte pour maîtriser d'aussi grandes masses ou les engager méthodiquement.

Un dernier effort était indispensable pour décider la victoire et consommer la ruine des ennemis; mais les dernières ressources de la cavalerie étaient engagées par suite du mouvement de la division Guyot.

Heureusement l'empereur venait d'être instruit que le général Bulow, attaqué par le général Mouton et les troupes de la garde, venait d'être chassé de Plancenot après une lutte opiniâtre, enfoncé sur tous les points et repoussé avec des pertes énormes.

Tranquille désormais de ce côté et pouvant dès lors de disposer de la garde, Napoléon, qui sentait plus que jamais la nécessité de soutenir les charges de sa brave cavalerie, avait à l'instant rappelé les troupes de Duhesme et de Morand avec ordre de revenir sans délai sur le champ de bataille.

Déjà une première colonne de quatre bataillons était en marche; le reste suivait de près. Ces vétérans, qu'aucune fatigue ne semblait abattre, s'avançaient en hommes qui appréciaient la nécessité de leur arrivée à la hauteur de la Belle-Alliance: de là jusqu'au plateau il n'y avait qu'un pas. Tout dépendait donc de la cavalerie engagée. Dans ce moment la victoire paraissait certaine, infaillible; six drapeaux anglo-hollandais venaient d'être présentés à l'empereur par trois chasseurs de la garde et par trois cuirassiers.

La vue de ces trophées, gage de la bravoure de la cavalerie, ajoute encore à la confiance et à l'enthousiasme des troupes. Des cris de victoire retentirent pour la troisième fois sur toute la ligne française, mais la fatalité, qui semblait s'attacher à toutes les manœuvres de l'armée, allait enchaîner les généreux efforts de la garde et faire évanouir le haut espoir que l'on fondait sur le succès de cette grande journée.

L'élan et la bravoure, comme toutes les facultés humaines, ont leurs limites; les hommes les plus déterminés, les plus intrépides, se fatiguent, et les bras les plus vigoureux se lassent de frapper. Après deux heures de charges continuelles sur toute la surface du plateau, après avoir sillonné le champ de bataille en tous sens, en-

fin, après une lutte telle que les annales militaires n'en présentent peut-être pas un second exemple, les braves cavaliers français se sentirent au bout de leurs forces, brisés, exténués de fatigue.

Milhaud, Kellermann, Guyot, Lefebvre-Desnouettes, Roussel, L'héritier, Delort, Wathier, tous firent l'impossible pour ranimer le combat, mais hommes et chevaux, tous étaient hors d'haleine. La cavalerie ennemie était presque entièrement restée inactive au milieu de cette sanglante mêlée.

Elle prit à son tour l'offensive, chargea à fond les escadrons français épuisés de fatigue, et les rejeta au pied du plateau avant que les premiers bataillons de la garde fussent arrivés pour les soutenir. Les Anglo-Hollandais voulurent poursuivre les Français vers le ravin, mais la cavalerie fit volte-face, les cuirassiers en première ligne, et les contraignit de s'arrêter à la rampe du talus. Les carrés ennemis espérant également aborder les Français, s'avancèrent de leur côté vers l'extrémité du plateau, tandis que l'artillerie recommença à mitrailler les colonnes du maréchal Ney. La cavalerie essuya le feu sans se bouger, avec une incroyable audace.

Il était alors sept heures du soir. Les quatre premiers bataillons de la garde venaient d'arriver à la Haye-Sainte ; huit autres débouchaient à la hauteur de la Belle-Alliance, ou descendaient les extrêmes hauteurs de Rossomme. L'empereur résolut à l'instant de se mettre à la tête de cette troupe d'élite et d'aborder le plateau avant que les alliés se fussent remis de la grande attaque qu'ils venaient de soutenir.

Les divisions Bachelu et Foy furent en même temps rappelées de la gauche, où le prince Jérôme fut laissé seul, et dirigées, par le ravin, vers la Haye-Sainte pour soutenir le prince de la Moskowa et le mouvement de la garde. Tout fut bientôt prêt pour tenter ce dernier effort. Pendant que Napoléon faisait ses dernières dispositions pour rallier sans retard les bataillons de la garde qui allaient déboucher, les quatre bataillons dont nous venons de parler franchirent rapidement la faible distance qui les séparait du talus et en gravirent la pente.

Cette troupe marchait l'arme au bras, silencieuse et calme comme en un jour de revue. Leur aspect glaça, dit-on, le duc de Wellington, accouru à l'extrémité du plateau. N'osant opposer ses soldats à ces hommes d'élite, le généralissime anglais ordonna de briser la colonne

à coups de canon. Vingt pièces s'avancèrent sur-le-champ vers la rampe du plateau ; elles ne devaient tirer qu'à mitraille.

Ce fut le moment solennel de la journée. Dès que les bataillons furent arrivés à demi portée, la batterie ennemie ouvrit son feu et couvrit la troupe française d'une grêle de projectiles. Wellington et les officiers qui l'entouraient regardent : la forêt de bonnets à poils qu'ils ont devant eux, subit alors, dans sa partie la plus rapprochée, ce mouvement d'ondulation qu'imprime un fort coup de vent aux hauts épis d'un champ de blé.

Le balancement s'affaiblit et s'efface. La colonne se remet en marche ; elle semble moins profonde, mais le pas des soldats est toujours aussi ferme, et les fusils sont aussi droits, les files aussi égales, aussi serrées ; on n'entend pas un coup de feu, pas le moindre cri.

Une seconde décharge éclate. L'oscillation, à la surface des premiers rangs, est plus prononcée que la première fois ; comme la première fois, les bonnets et les fusils après s'être lentement penchés à plusieurs reprises de la gauche à la droite et de la droite à la gauche se redressent. La colonne se serre de nouveau ; elle avance toujours lente, toujours silencieuse ; son front, toujours aligné comme un mur, ne présente aucun vide ; seulement la masse semble considérablement réduite.

La lueur des canons anglais brille une troisième fois. L'état-major ennemi, quand la fumée est dissipée, interroge avidement le terrain : la colonne apparut encore à la même place, ont dit des témoins oculaires ; mais les soldats restés debout demeuraient immobiles ; bientôt on les vit s'éloigner : deux bataillons venaient d'être presque entièrement détruits ; les deux autres se retiraient en frémissant.

Les débris de cette troupe héroïque se replièrent froidement, sans désordre, sur l'infanterie que le prince de la Moskowa venait de faire avancer pour soutenir les bataillons de la garde. Foudroyée à son tour, l'infanterie de ligne fut entraînée dans la retraite, jeta le désordre dans tout le 1^{er} corps, et avant qu'il fût possible de rétablir l'ordre, plusieurs régiments quittèrent leurs positions et se replièrent en arrière de la Haye-Sainte.

Ce mouvement allait avoir des suites funestes, lorsque l'empereur prévenu à temps du désordre, accourut au galop au-devant des ré-

giments ébranlés. A sa vue tout s'arrête, se rallie, se reforme comme par enchantement. Quelques mots de Napoléon rassurent les troupes et raniment leur courage si terriblement éprouvé. Les huit bataillons de la garde débouchent sur ces entrefaites ; les deux divisions du général Reille arrivent à leur tour, et derrière elles apparaissent huit autres bataillons de la garde impériale dont cinq bataillons de la vieille garde. L'arrivée de ce puissant renfort achève de tout rétablir.

Pressé de frapper le coup décisif, l'empereur forma à l'instant toutes ses troupes en plusieurs colonnes d'attaque, les harangua de quelques-uns de ces mots énergiques qui électrisent l'âme et les lança vers le redoutable plateau. L'artillerie ennemie tonnait avec fracas et portait la mort à pleines volées dans les rangs pressés des Français, mais rien ne put arrêter l'élan presque surnaturel de cette masse de braves. L'enthousiasme était au comble. Les cris de *vive l'empereur !* retentissent de nouveau d'une extrémité de la ligne à l'autre ; officiers et soldats, tous jurent de vaincre ou de mourir dans ce dernier effort. Grand nombre de blessés se relèvent à ces cris d'enthousiasme, saisissent les armes qu'ils trouvent à la main, et, le visage ensanglanté ou la mort sur les lèvres, ces braves mutilés s'élancent à la suite des colonnes qui se dirigent vers le plateau.

Les divisions Alix, Marcognet, Donzelot, Bachelu, Durutte, Foy, Morand, Duhesme, Guyot, Lefebvre-Desnouettes, Jacquinet, Lhéritier Roussel, Wathier-Saint-Alphonse, ayant à leur tête le maréchal Ney, Drouet d'Erlon, Reille, le comte de Valmy, Milhaud, gravissent le talus sous une grêle de balles et de boulets, atteignent, après un effort violent, la rampe du plateau, et se précipitent, tête baissée sur l'armée Anglo-Hollandaise. Wellington n'avait pu voir sans effroi les préparatifs des Français pour cette dernière attaque.

Forcé quand même de rester sur le champ de bataille au risque de se faire écraser complètement, il avait concentré sur le plateau tout ce qui restait debout autour de lui, ses dernières réserves et toute l'artillerie que les Français n'avaient point détruite dans leur effroyable charge. Les ennemis étaient pénétrés de leur position. Ils reçurent les assaillants en hommes résolus à se faire tuer ou à gagner la nuit pour opérer leur retraite. Un feu épouvantable accueillit les colonnes françaises, mais semblables à la foudre, rien n'arrêta l'impétuosité de ces colonnes.

Furieux du feu qui les accable et décime leurs rangs, les régiments français se jettent sur les batteries anglaises, les enlèvent au pas de course, tuent tout ce qui veut s'opposer à leur marche et refoulent les canonniers sur les carrés d'infanterie.

Abordés et chargés à leur tour, trois de ces carrés sont enfoncés ; d'autres, enfoncés au même instant, se reforment et reçoivent de nouvelles attaques. Wellington engage jusqu'au dernier homme de ses réserves, sacrifie régiment sur régiment pour se dégager, mais l'opiniâtreté de sa résistance ne fait que stimuler les français.

Ceux-ci ne se battent plus pour ainsi dire, ils tuent. Sur toute la surface du plateau, les rangs se confondent, les troupes se mêlent et s'entr'égorgent. Le brave général de division Michel, qui dirigeait la division du général Duhesme, mis hors de combat à Plancenoit, est tué au milieu de cette épouvantable mêlée. Le prince de la Moskowa a son cheval tué sous lui ; mais le brave des braves se relève, et, l'épée à la main, à la tête de la jeune garde, charge les ennemis avec plus d'audace que jamais.

Les généraux Donap, Autard, Mallet, tombent à leur tour et ne se relèvent plus ; mais pour chaque brave qui disparaît, dix autres se pressent et vengent le trépas de leurs compagnons dans le sang ennemi.

Cette lutte héroïque durait depuis quinze minutes, lorsque, vers huit heures, une canonnade assez vive se fit tout à coup entendre vers l'extrême droite. Quelques instants après, plusieurs officiers vinrent prévenir l'empereur qu'une colonne considérable, venant de Wavre par Ohain, attaqua les troupes allemandes du prince Bernard de Saxe-Weimar, qui formait l'extrême gauche de Wellington, et que déjà une partie de ces troupes se repliaient dans le plus grand désordre sur le centre des alliés. Tout indiquait que cette colonne était enfin le détachement que Napoléon avait ordonné au maréchal Grouchy de détacher par Saint-Lambert. « C'est Grouchy », s'écria l'empereur, transporté de la plus noble joie.

Cinq des huit bataillons de la vieille garde venaient de se former en colonne d'attaque en avant de la Belle-Alliance. Sans perdre une minute, Napoléon leur indiqua de la main le plateau : à ce signal, cette élite des braves s'ébranla à son tour et se dirigea au pas de charge vers ce point décisif. Les généraux Flahaut, Labédoyère



et plusieurs autres officiers accoururent vers les colonnes engagées sur le plateau et les instruisirent de l'arrivée tant désirée des troupes du maréchal Grouchy. Les cris de *vive l'empereur ! en avant ! en avant !* répétés mille et mille fois répondent à cette importante nouvelle ; et les soldats, plus électrisés que jamais, redoublent encore, s'il était possible, d'audace et de vigueur.

Des cris de victoire retentissent de toute part ; chacun croit enfin toucher au but de tant d'efforts et de sacrifices ; l'empereur lui-même se porte vers le plateau, et se met à la tête des glorieux triaires de la France pour donner le coup de grâce aux Anglo-Hollandais, couronner la victoire par un coup d'audace digne de lui et de l'armée..., mais une dernière et incroyable fatalité était réservée à la brave armée française !

Comme le comte d'Erlon à Ligny, le maréchal Grouchy ne devait pas arriver sur le champ de bataille de Waterloo, et au lieu d'être secondé par les trente-quatre mille hommes de sa droite, l'empereur allait avoir une troisième armée à combattre...

On se souvient que le maréchal Grouchy, que l'empereur avait mis à la poursuite de l'armée prussienne battue à Ligny, s'était intempestivement arrêté la veille à Gembloux, à deux lieues du champ de bataille.

Grouchy avait prévenu Napoléon de cette halte par son rapport daté de dix heures du soir ; le maréchal avait ajouté qu'il se remettrait en mouvement au point du jour et qu'il se porterait soit sur Wavre, soit sur Perwez, selon la direction que prendrait le gros de l'armée ennemie. Le général Excellmans continua seul la poursuite, à la tête de deux régiments de dragons.

L'arrière-garde ennemie venait de quitter Sart-lez-Walhain lorsqu'il entra dans ce village. Excellmans envoya sur-le-champ un officier d'ordonnance au maréchal pour le prévenir que les Prussiens se retireraient définitivement sur Wavre pour se *rapprocher de l'armée an-*

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS